3 1761 08002060 5

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lebeauvoyagepo00batt

LE BEAU VOYAGE

I

246

DU MÊME AUTEUR

La Chambre blanche (poésies 1895). Mercure de France (Épuisé).

Ton Sang, précédé de **La Lépreuse** (théâtre), 2e édition. Mercure de France.

Têtes et pensées, album de 22 lithographies originales avec texte de l'auteur (Portraits de Catulle Mendès, Jean Lorrain, Mirbeau, Donnay, etc...). Ollendorff, édit.

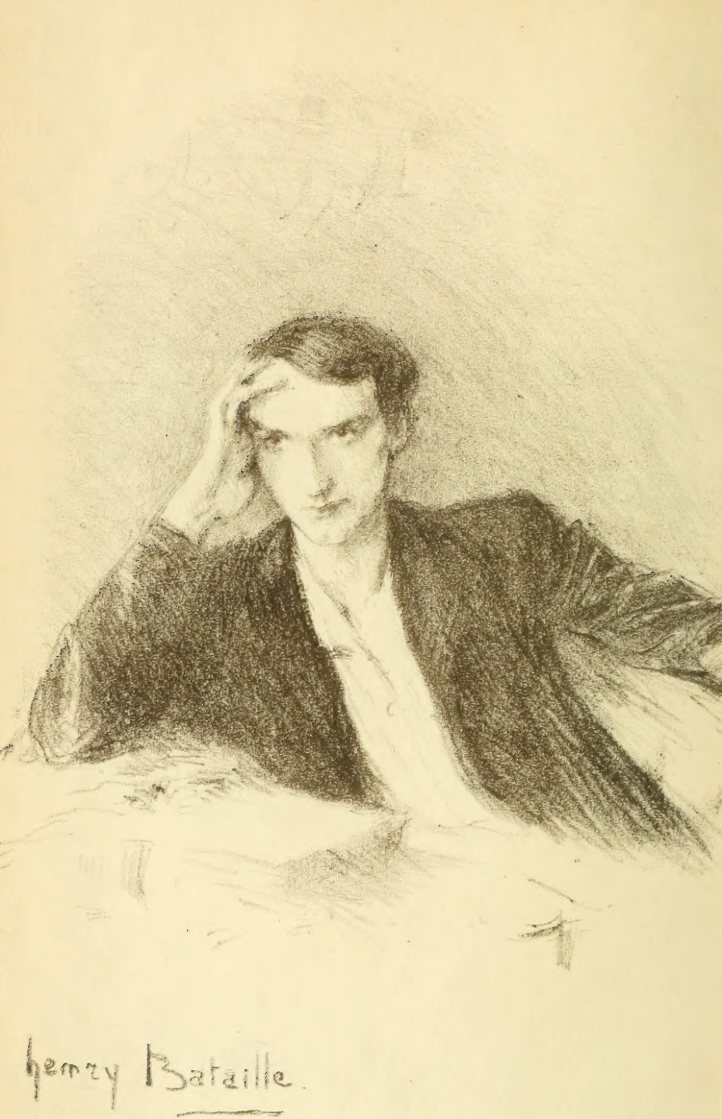
POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

L'Enchantement. Le Masque. Résurrection (théâtre).

Visages de femmes (album de lithographies originales).

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande
Dix exemplaires numérotés sur papier du Japon


Henry Bataille.

HENRY BATAILLE

LE BEAU VOYAGE

— POÉSIES —

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
PAR LUI-MÊME

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904
Tous droits réservés

PQ
2603
A7B4

845504

A MON PÈRE LÉOPOLD DE BATAILLE

A tout ce qui fut la famille de Bataille et de Bataillet,
Balmet, Mestre-Huc, Darnis et Martin d'Auch,
et qui repose dans différents cimetières, compris entre
les terres de Narbonne, Moux et Lagrasse,
au pied de l'Aric poudreux, où montent les bergers ;
A tout ce qui fut la famille d'Alice Mestre et d'Anaïs,
qui finit en mon âme imparfaite et véridique,

Je dédie ce poème
cueilli de ma quinzième à ma trentième année.

LA CHAMBRE BLANCHE

1887-1894.

BERCEUSE

BERCEUSE

Il pleut ; les limaçons dormiront sous les feuilles,
Et moi je vous chanterai, mon petit ami,
Je vous chanterai, à la maison, toute seule...
Demain sera dimanche si vous avez dormi.
Il y aura des petites bêtes à bon Dieu
Au bois de Moal, des pommes dans les fossés ;
Y aura des mûres au plafond... Dormez, dormez,
Mon ami. — Votre grand-père est auprès du feu,
Votre mère est sur le chemin, contre le vent...
Et moi je vous chante la petite chanson...
Je la chanterai encore quand vous serez grand,
Et puis quand je serai aveugle à la maison,

Et que vous serez parti en bateau, pour les Indes,
Chercher des nouveautés pour la petite vieille blanche.

Votre mère est rentrée, le feu va s'éteindre,
La nuit sera belle et demain dimanche.

BERCEUSE

BERCEUSE

Oiseau bleu, couleur du temps
Me reconnais-tu? fais-moi signe.
La nuit nous donne des airs sanglotants,
Et la lune te fait blanc comme les cygnes...

Oiseau bleu, couleur du temps,
Dis, reconnais-tu la servante
Qui tous les matins ouvrait
La fenêtre et le volet
De la vieille tour branlante?
Où donc est le saule où tu nichais tous les ans,
Oiseau bleu, couleur du temps?

Dis un adieu pour la servante
Qui n'ouvrira plus désormais
La fenêtre ni le volet
De la vieille tour où tu chantes...
Ah ! reviendras-tu tous les ans !
Oiseau bleu, couleur du temps.

CHANSON

CHANSON

Canard blanc, canard gris, bec en l'air, sous la pluie,
S'en vont à Nantes par la lande et par la plaine,
Et ramiers doux, petits ramiers, couleur de suie,
Sous le soleil, filent vers Metz, Metz en Lorraine...
S'en vont aussi les beaux navires sans patrie...
Nous ne boirons pas le vin qu'ils emportent.

S'en va la lune, s'en va du ciel à Marie...
Mais toi tu restes à ma porte.
Battez battants, chantez les cloches,
Si tout s'en va, toi tu t'approches...
Les beaux navires n'ont pas de nids,
Où lèvre heureuse, regards fermés, soucis finis.

HISTOIRE

HISTOIRE

Ma nourrice me racontait une petite fille
Qui allait à l'école sous les pistachiers,
Au pays de Castille.
Elle était de la tête aux pieds
Comme une sainte coloriée,
Elle avait des lèvres de pastille
Et des cheveux filés par les quenouilles des rois...
Des yeux couleur de cendre bleue,
Une gorge de blonde argile et des doigts
Comme le col des limaçons quand il pleut...
Sa robe était pleine de nacres

Et brodée de géraniums blancs,
Comme à la grand'messe les robes des diacres.
Toute petite, toute seule, sans maman...
Je ne me souviens pas de son nom.
Il était, je crois, comme le nom d'une vallée
Ou comme celui d'un golfe... Elle s'en est allée.
Et il en fut ainsi de toutes mes chansons...
Pourtant je me souviens, comme de Cendrillon,
Que lorsque je pleurais, que j'avais la fièvre,
Elle posait sur mon front
Ses mains de porcelaine fraîche et ses lèvres...
O la petite fille de Castille,
Je m'endormais bien plus content
Quand vous étiez venue, petite fille !...
Colombe charmée, colombe parée,
Il y a maintenant bien longtemps,
Vous êtes partie, je vous ai aimée,
Colombe parée, colombe charmée.

SONGE

SONGE

J'ai rêvé quelque monde asile
D'un tas de petits orphelins,
Quelqu'astre infime et bien tranquille,
Tout rempli de robes de lin,
Des déserts comblés de fleurs blanches,
Presque sans ombres et sans nuit,
Rien que des fleurs et pas de branches,
Rien que des enfants, pas de bruit...
Un soleil dessus doux et triste,
Un grand azur, blond, automnal,
Et partout des fleurs de batiste
Jusqu'à l'horizon linéal.

Les hirondelles étaient blanches,
Et le vent soulevait partout
Des scintillements d'avalanches,
Comme un grand suaire où l'on coud
Beaucoup d'âmes de petits anges.
Eux, par bandes, ils s'en allaient
Au travers des chemins étranges,
Dans ces neiges qui pullulaient;
Ils étaient tous de même taille,
Ils ne riaient jamais, jamais,
Ils n'avaient pas de funérailles;
C'était toujours la paix, la paix...
Leur robe serrait la poitrine
Et s'étoffait sur leurs pieds nus,
Calme orphelin, calme orpheline,
Les oubliés, les ingénus...
Et des anges en demoiselles
Leur servaient de bons conducteurs,
Comme on en met dans les chapelles
Avec des violons chanteurs...

Tout rempli de robes de lin
J'ai rêvé quelque monde asile
D'un tas de petits orphelins.

PETITES FILLES

PETITES FILLES

Les infantes madrilènes, goûtant de miel,
Attendent le réveil tardif de leurs poupées,
En silence et en rang, graves, préoccupées
De leur soin puéril et confidentiel.

Elles ont la diligence des caméristes;
Et, tandis qu'au jardin président les cyprès
Et les jets d'eau baissés qui s'éteignent auprès,
Elles cachent leur rêve en leurs paupières tristes,

Comme à notre semblant de soucieux humains
Qui vivons, dans nos anxiétés, à la garde
D'on ne sait quel éveil mystérieux qui tarde
Et qui rend lourd le poids de l'heure entre les mains,

Pendant que loin du cœur, pour nous comme pour elles,
Continuent sur leur ombre à fleurir les jasmins,
Et que flotte au-dessus de l'asile des pins
La présence protectrice des tourterelles.

Mais soudain, leur tartine achevée, et toujours
Répondant à leur joie imperceptible et coite,
Les infantes du roi se lèvent toutes droites,
Et s'acheminent à pas lents, aux pieds des tours.

Car, avec un grand bruit chimérique d'épées,
L'heure a sonné, et ces infantes, sagement,
Savent bien que c'est l'heure et que c'est le moment
Où s'ouvre au fond des lits l'œil tendre des poupées.

LE CRI DU COQ

LE CRI DU COQ

Le cri du coq est plein de gouttes de rosée.
Il est le même depuis vingt ans que je vis.
Le même sur les champs, les routes et les villes..
Quand je suis triste il est derrière ma croisée,
Et je voudrais parfois l'entendre sur la mer.
Il n'y a qu'un seul cri du coq : il est là-bas,
Près des lauriers, sous les haies mouillées, les lilas...
Avec bien d'autres bruits qui m'étaient aussi chers,
Le bruit des écluses au fond frais des allées,
Et le vent, qui n'est plus le même qu'autrefois,
Dans les chemins et près des bien-aimées ramées...
Restez, restez là-bas, ô défaillantes voix,
Dans l'enclos des jardins et la paix des fumées,

Et que le vent qui passe ait la douce bonté
De ne point vous porter ailleurs... Attendez-moi.
Et quand tout serait mort où vous avez été,
Ne vous en allez pas de ces choses éteintes,
Car vous m'appartenez ainsi que la prairie,
Cri du coq, cris du soir, bruit des écluses peintes,
Voix captives au seuil des tièdes métairies.
Regardez l'horizon que vous n'atteindrez pas,
Nichée heureuse et vieille des voix qu'on écoute...
Regardez par-dessus la haie, ailleurs, là-bas,
Regardez la route, et laissez passer la route.

LES VILLAGES

LES VILLAGES

Il y a de grands soirs où les villages meurent.
Après que les pigeons sont rentrés se coucher,
Ils meurent, lentement, avec le bruit de l'heure
Et le cri bleu des hirondelles au clocher...
Alors, pour les veiller, des lumières s'allument,
Vieilles petites lumières de bonnes sœurs,
Et des lanternes passent, là-bas, dans la brume...
Au loin le chemin gris chemine avec douceur...
Les fleurs dans les jardins se sont pelotonnées
Pour écouter mourir leur village d'antan,

Car elles savent que c'est là qu'elle sont nées...
Puis les lumières s'éteignent, cependant
Que les vieux murs habituels ont rendu l'âme,
Tout doux, tout bonnement, comme de vieilles femmes.

LE MOIS MOUILLÉ

LE MOIS MOUILLÉ

Par les vitres grises de la lavanderie
J'ai vu tomber la nuit d'automne que voilà...
Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes,
Hâte-toi ! Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes aux pays que tu regagnes.
La grande route est vide et le bruit des luzernes
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche-toi :
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...
L'automne chante dans les sarments morts des vignes...

C'est le moment où les cadavres introuvés,
Les blancs noyés, flottant, songeurs, entre deux ondes,
Saisis eux-mêmes aux premiers froids soulevés,
Descendent s'abriter dans les vases profondes.

LA MAISON

LA MAISON

Les psychés ont gardé ton ombre, Aloïda,
Où tu penchais ta robe puce ou bien grenat,
Au bruit provincial des pendules dorées,
Et sur le marbre de la commode tes doigts
Depuis autant de temps ont laissé des buées...
Par terre le volant de ta sœur Anaïs...
Et j'ai pleuré de ces souvenirs, de ces choses,
Au milieu d'elles, des globes où sont les roses,
Et des parfums du vieux matelas de maïs...
La maison paraît plus vide que d'habitude.
Personne ne marche dans l'escalier, et puis,
Dans ce silence chaud de classes et d'étude,
Il y a les odeurs qu'ont les tiroirs moisis...
En bas j'entends, sur l'évier, bouger des cruches.

Or les volets sont clos, mais ils battent au vent,
Comme le cœur de ces vieilles en capeluches
Qui remuaient autrefois dans l'appartement...
Les volets sont fermés et l'on entend derrière
Quelquefois un pigeon qui passe... et c'est aussi
Derrière, qu'il y a du soleil plein la terre,
Des routes et des champs de blés, des murs roussis,
Des mauves dans le creux des gazons, et des feuilles
De peupliers qui tombent aux bassins décrus...
Je sais cela dans cette ombre que je recueille,
Aloïda ! mais vous, vous ne le savez plus...
Vous ne le savez plus, vous en étant allées,
Que le soleil est clair sur le toit des maisons,
Que vos hortensias fanent dans les allées.
Mais, après tout, n'avez-vous pas eu bien raison
De mourir ?... c'est ainsi que ces globes de fleurs
Auraient dû faire...
O les doucereuses minutes,
Où j'ai bu de tout près, pour rafraîchir mes pleurs,
L'eau dormante de ces psychés où vous parûtes.

BERGER "MAMET"

BERGER "MAMET"

Mour.

J'ai le regret du temps des pâtres, des vieux pâtres,
Qui s'asseyaient dans les montagnes, des années,
Gardant au coin du cœur la tendresse de l'âtre ..
Et j'aurais eu les cigales abandonnées
Et la lune lente et la neige pour amies...

. . . . . .

Puis, l'hiver, en allant devers les villes chaudes
Faire mes provisions de sel et de toile,
On m'aurait raconté les nouvelles, les modes,
Et moi qui ne comptais que la mort des étoiles
J'aurais su tous les rois et reines qui moururent...

Puis j'aurais regardé un peu, par habitude,
Les vieilles qui s'en vont avec un long murmure,
Et les filles avec leurs pâles attitudes...
Les liserons dans les cours, près des fenêtres...
Les hirondelles aux portes des écuries...
Et la maison d'en face où j'aurais voulu naître...
Et les enfants, le soir, sous les lampes péries...
Les femmes qui secouent des linges sur leurs portes...
Puis j'aurais remonté la côte du village,
Croisant les vendangeurs, debout près des comportes...
Nul n'aurait su que quelqu'un partait en voyage,
Et le doux cimetière eût été doux ce soir...
Oh ! la montagne, oh ! la vallée et le ciel noir,
La tendresse oubliée, oh ! la mélancolie...

Je voudrais être un vieux bouvier très solitaire,
Prenant à trop songer un ennui de la terre,
Comme un fou que je vis, aux jadis de ma vie,
Qui, sans regarder rien, près des mers embrasées,
Soufflait toute la nuit dans des conques brisées...

LA NUIT D'OCTOBRE

LA NUIT D'OCTOBRE

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Causons un brin de souvenir...
La fenêtre ouverte à demi
Nous enverra l'ancien zéphir
Qu'ont caressé bien des poètes...
Nous reverrons le triste temps
Où l'on faisait les amourettes
En mélancolie de printemps,
Quand on avait de longs cheveux,

Qu'on râclait des airs de bohême,
Au printemps des premiers aveux.
Et rêvons les mansardes blêmes,
Et les pots de vin engloutis
De ces crânes aux fortes lèvres
Qui, le cœur brisé, sont partis
Dans des cimetières de fièvres,
Au pays des premiers amours...
De ces gueux à la taille fine,
Au boléro de troubadours,
Qui s'en allaient dans la ravine
Pleurer celles qui ne sont plus ;
Ceux qui sont morts sans qu'on pâlisse,
Au temps des longs chapeaux pointus,
En prononçant le nom d'Alice...
Et qui, sous les saules d'hiver,
Songent morts à leur endormie...
Et ce temps-là, c'était hier,
O ma lampe, ô ma pauvre amie !...

O ma lampe, ô ma pauvre amie,
Le temps n'est plus où sous tes yeux,
Sous ton froid regard de momie,
Les poètes dévotieux,

Avec leurs muses d'élégie,
Sanglotaient des sanglots frileux...
Triste nuit, de leur sang rougie,
Toi, pâle Muse aux doux yeux bleus,
Qui chantais à la pleine lune,
Tout est passé, comme le cri
D'un oiseau blessé dans la hune...
Ta pauvre robe a défleuri,
Fille des âmes solitaires.
Temps des romances, temps naïfs !
Quand les amants aux cimetières
S'en allaient pleurer sous les ifs...
Qui donc remettra vos parures
Et vos bouquets abandonnés,
O langoureuses créatures,
Portraits aux cadres écornés ?
Quand reverrons-nous près des tables
Où veillaient les jeunes rêveurs,
Les amoureuses charitables
Prier tout bas, avec ferveur?...
O jadis ! douces nuits de mai...
O temps des longues diligences...
Des dames en cabriolet...
Je suis né tard et sans croyances,

Voici la pluie avec le vent...
J'entends hurler la cheminée,
Comme une sorcière avinée,
Et s'égoutter l'eau sur l'auvent.

LES SOUVENIRS

LES SOUVENIRS

Les souvenirs, ce sont des chambres sans serrures,
Des chambres vides où l'on n'ose plus entrer,
Parce que de vieux parents jadis y moururent.
On vit dans la maison où sont ces chambres closes...
On sait qu'elles sont là comme à leur habitude.
Et c'est la chambre bleue, et c'est la chambre rose...
La maison se remplit ainsi de solitude,
Et l'on y continue à vivre en souriant.

J'accueille quand il veut le souvenir qui passe.
Je lui dis : « Mets-toi là... je reviendrai te voir... »
Je sais toute ma vie qu'il est bien à sa place,
Mais j'oublie quelquefois de revenir le voir.

Ils sont ainsi beaucoup dans la vieille demeure ;
Ils se sont résignés à ce qu'on les oublie,
Et si je ne viens pas ce soir ni tout à l'heure,
Ne demandez pas à mon cœur plus qu'à la vie!..
Je sais qu'ils dorment là derrière les cloisons,
Je n'ai plus le besoin d'aller les reconnaître ;
De la route je vois leurs petites fenêtres, —
Et ce sera jusqu'à ce que nous en mourions.
Pourtant je sens parfois, aux ombres quotidiennes,
Je ne sais quelle angoisse froide, quel frisson,
Et ne comprenant pas d'où ces douleurs proviennent
Je passe...
Or, chaque fois, c'est un deuil qui se fait.
Un trouble est en secret venu nous avertir
Qu'un souvenir est mort ou qu'il s'en est allé...
On ne distingue pas très bien quel souvenir,
Parce qu'on est si vieux... on ne se souvient guère...

Pourtant je sens en moi se fermer des paupières.

LES YEUX

LES YEUX

Voyons si ce sont bien tes yeux
Ces yeux où mon passé s'oublie,
Ces inconnus et simples yeux
Qui vont se poser sur ma vie...
Encore des regards nouveaux
Pour m'apprendre encore à pleurer !
Deux pauvres yeux comme il m'en faut,
Deux pauvres yeux que j'aimerai,
Pas plus grands que des yeux quelconques,
Et plus grands que la destinée...
O nouveaux venus qui venez
Vous reposer des routes longues

Savez-vous que j'en dois souffrir?
Saurez-vous si j'en dois mourir?
Encore des regards à aimer...
Enfin! venez, que l'on vous voie.
J'en connais qui se sont fermés
Et qui m'apportaient plus de joie...
C'étaient ceux de ma mère douce,
De mon père et de vieilles gens
Sur qui maintenant l'herbe pousse,
Et qui n'étaient pas bien méchants...
Allons, entrez, je vous le dis,
Après les autres, dans ma vie!
Entrez, sans remords ni scrupule,
Lamentables ou salutaires,
Et puissé-je de tant de lumière
Me faire un heureux crépuscule...

PROMENADE

PROMENADE

Ne bouge pas... la lune a remué sur l'eau...
Les feuilles mortes n'osent pas s'approcher d'elle...
Viens, ne fais pas de bruit... c'est l'heure des roseaux.

Nous tremperons nos doigts dans la lune fraîche et belle,
Et nous la troublerons presque en soufflant dessus.
Elle voudrait peut-être aller à la dérive,
Vers les longs fleuves dont elle s'est souvenue.
Au pays des romances et des belles captives...
Mais elle ne peut pas partir avec les rames
Et les oiseaux qui s'en iront demain matin...

Se rappellera-t-elle le soir où nous passâmes,
Près d'elle, tout près d'elle, en lui tendant les mains?
Écoute... oh! l'on défaille dans l'ombre...
Un rossignol de nuit est tombé dans les branches...
Vois nos lampes là-bas, au fond du jardin sombre...
Elles s'éteignent comme se sont couchées, toutes blanches,
Les robes cérémonieuses des jets d'eau...
Viens... ne fais pas de bruit... C'est l'heure des roseaux.

CONFIDENCE

CONFIDENCE

Je t'ai rêvée en la naïveté des choses.
Et j'ai parlé de toi aux plus vieilles d'entre elles,
A des champs, à des blés, aux arbres, à des roses.
Elles n'en seront pas pourtant plus éternelles,
Mais d'elles ou de moi celui qui doit survivre
En gardera quelque douceur pour ses vieux jours.
Je m'en vais les quitter, puisque voici les givres.
Tu ne les connaîtras jamais... les temps sont courts...
Mais vous ne pouvez pas vous être indifférentes,
Simplement parce que je vous ai très aimées...
O les toutes petites et si vieilles plantes!
Moi qui ne me les suis jamais imaginées

Hors de leur sol natal, ce m'est un grand chagrin
De savoir qu'elles mourront sans t'avoir connue.
Elles ont des airs si résignés, si sereins
Et si tristes de ce que tu n'es pas venue!...
Que mon cœur soit pour toi le grand champ paternel,
Où si tu n'es pas née au moins tu dois mourir,
Que je te plante en moi, germe de toute rose,
Pour oublier que tu vécus ailleurs qu'en moi!
Et tu passeras moins qu'ont passé bien des choses.

MURMURE

MURMURE

Les doux mots que morte et passée...
On dirait presque des mots d'amour,
De sommeil et de demi-jour...
La plupart des mots que l'on sait
N'enferment pas tant le bonheur.
On dit Marthe et l'on dit Marie,
Et cela calme et rafraîchit.
Il y a bien des mots qui pleurent ;
Ceux-là ne pleurent presque pas...
Marthe, c'est, au réveil, le pas

Des mères dans la chambre blanche :
C'est comme une main qui se pose,
Et l'armoire sent la lavande...
Il faut murmurer quelque chose,
Pour se bien consoler, des mots,
N'importe lesquels s'ils consolent,
S'ils endorment et tiennent chaud.
Ah ! loin des meilleures paroles,
Les doux noms que Marthe et Marie,
Les doux mots que morte et passée...

PRIERE

PRIÈRE

O Marie! soyez-moi Marie, et mon cœur vivra...
Qui me séparera de l'amour de Marie?
Les ténèbres ne m'empêcheraient pas
De sentir sa douceur. — O Marie,
Vous m'avez fait perdre la paix, et pourtant
Je vous ai aimée d'une charité éternelle...
Peut-être si Dieu, qui nous entend certainement,
M'avait créé selon elle,
On aurait été bien heureux!
Mais ce n'est pas pour être heureux,

Ce n'est pas pour cela que je l'ai attirée...
Qu'elle vive sur mes volontés comme elle veut !
Je n'en demande pas tant, et, s'il vous agrée,
Simplement, douce ou tendre ou pas,
Soyez-moi Marie et mon cœur vivra.

LES PETITS SAVOYARDS

LES PETITS SAVOYARDS

Les vers des malheureux s'en vont, boitant,
Demander l'aumône à qui les entend.
Le poète père a trop de famille...
Dans le grand chemin il les éparpille,
Sous le saule gris et sous l'amandier...
Et les petits s'en vont, loin du pays, pour mendier.
Allez donc frapper à toutes les portes,
Et rapportez-moi les morts et les mortes,
Vos frères, vos sœurs, que tuera la faim...
Chantez aussi comme les marins,

Pour vous seuls et devant votre âme...
Essayez aussi de danser pour les belles dames.
Et quand vous les aurez tous bien divertis,
Demandez l'aumône, allez, mes petits...
Je vous attends, triste mais sans révolte.
Vous m'apporterez la belle récolte,
Après bien des jours écoulés tout seul...
Et peut-être je serai vieux comme un aïeul.

LA VIE

LA VIE

Je porte parfois toutes les douleurs humaines,
Celles des veuves, celles des malades, celles des orphelins.
De ceux qui pleurent et de ceux qui ne disent rien...
Je les sens silencieuses en moi : elles vont et viennent,
Comme les passants, et mon âme ne leur peut rien dire,
Pas plus qu'aux passants dans les rues...
Cependant, je les sens qui vivent, marchent, respirent,
Et je sais que tout à l'heure elles seront disparues.
Ces jours-là je comprends des choses que je ne comprenais pas.
Je comprends pourquoi il y a des voiles de crêpe,

Et des yeux rouges derrière,
Des gens qui courent, très pâles et très las...
Et d'autres qui regardent vaguement par terre...
Je comprends la tristesse de pauvres petites choses
A des étalages, dans des magasins du soir...
Demain je ne verrai plus rien de tout cela, je suppose,
Mais je sais qu'aujourd'hui on a pleuré et qu'il fait noir...
Je suis comme bien des orphelins et bien des malades...
Je voudrais tomber là, dans ce ruisseau du coin,
Ce ruisseau de ville, sale, bleu de savonnade,
Où des blanchisseuses qui chantaient ont jeté de l'eau,
Tomber de douleur et loin de ton baiser,
Oh! si loin! seul, écrasé
De toute la souffrance du monde...
Et je regarderais sans penser
Le soleil qui monte, qui monte...

L'ADIEU

L'ADIEU

Mon enfance, adieu mon enfance. — Je vais vivre.

Nous nous retrouverons après l'affreux voyage,
Quand nous aurons fermé nos âmes et nos livres,
Et les blanches années et les belles images...
Peut-être que nous n'aurons plus rien à nous dire,
Mon enfance !... tu seras la vieille servante,
Qui ne sait plus bercer et ne sait plus sourire,
Et moi, plein de ton amertume vigilante,
J'ensevelirai le mystère des paroles...
Adieu. — Nous rouvrirons les portes du village,
Et ce sera la nuit de fête qui console...

Et la pluie mouillera ces tendres paysages...
Les paysans d'alors dormiront dans leurs chambres,
Et les jardins auront leur place accoutumée...
Ce sera quelque nuit limpide de septembre,
Avec la même route unie et parfumée...
Et les branches qui font des silences soudains...
Les femmes qui traversent une lampe à la main...
Les chiens maigres et plats étendus sur le sable...
Le bruit dans les massifs de grands rhododendrons...
Ces poussières d'amour que nous ramasserons,
Et tous nos bons regrets assis à notre table...
Je vous retrouverai le soir d'une journée;
Les étoiles du champ viendront à la veillée,
Et vous me laisserez pleurer, sur vos genoux.

. . . . . .

Nous entendrons le vent s'endormir dans les arbres.
Puis je regarderai mes deux mains apaisées,
Sous le clair silence du vieil abat-jour vert...
Peut-être un souffle triste ouvrira la croisée...
On entendra passer les longs chemins de fer...
Et la lune ne sera pas encor levée.
Pauvre petite vieille enfance retrouvée,
Ce sera comme si je n'avais pas souffert!...
Pas souffert? est-ce vrai? nous n'avons pas pleuré,
Pas souffert? Oh! répète-le, ma grise amie,

Et vienne ce beau soir que j'évoque à mon gré,
Où je caresserai tes lèvres endormies...
Ce soir-là, ce soir-là, je saurai bien des choses...
Je ne te plaindrai plus de n'avoir pas de roses...
Je comprendrai la joie du phalène qui meurt...

Alors nous éteindrons la lampe avec douceur.

LE BEAU VOYAGE

1895-1899.

PRÉFACE

PRÉFACE

Une histoire, une histoire, tout finit en histoire !
On a beau crier, souffrir,
Et partir, et s'en revenir,
Tout se calme par un beau soir...
Cela nous chante un peu comme une grande plaine,
Avec l'odeur du coucher de soleil sur les genêts...
On est vieux, on fait sa promenade à grande peine...
Une histoire, une histoire, grand-père ! il est
Neuf heures et l'on va bientôt se coucher.
Une histoire ? Ah ! mes sanglots, mes longs sanglots,
Tout ce que nous avons dit, hélas, sur cette terre !...

Et gesticulé!... et tout ce qu'on a aimé en trop...
Et tout cela, ma vie, qui sait,
C'est peut-être moins vrai que le Petit-Poucet...
Ah! toi, mon cœur, toi seul le sais!
Dis-le leur avec moi toi qui fus du voyage.
Voici le feu, la nappe, et les enfants sont sages...
Une histoire, une histoire, tout finit en histoire!
Plus tard, ainsi, je ne serai dans la famille,
Que l'oncle ou le cousin qui a eu des malheurs
Et dont on parle à l'heure fade de la camomille...
Et tu finiras là, histoire de mon cœur!

L'ÉVEIL

L'ÉVEIL

Pourquoi j'étais triste avant toi? Oui, pourquoi?
Outre les maux soufferts et les très vieux soupirs,
C'est des apitoiements imprécis, de grands froids
Plus froids que les solitudes d'hôtel... Sans doute,
Cela remonte loin. C'est un cœur qui s'égoutte
Et qui se sent transir.
C'était, de temps à autre, un contact de la vie,
Pas encore elle, mais son toucher sur l'enfant;
Et maintenant que c'est bien elle, je comprends
Le signe obscur d'une amertume pressentie...
Quoi?... Oh! rien, tu sourirais, et je ne sais trop quoi...

Des remuements d'autrefois, tout soi-même,
Des bruits qui sont entrés en vous pour toujours. Je ne sais p
Les cors au fond des rues les soirs de mi-carême,
L heure des vêpres près de la sous-préfecture,
L'orgue sur l'esplanade où passent les soldats,
Les Hôtels-Dieu et leurs quinconces sans murmure,
Votre odeur forte et morte et fade, ô berges !
Près des ponts, les vendeuses de fruits d'hôpital,
La foule et le relent d'asphalte qu'elle dégorge,
Les environs et la nature électorale...
Certains ciels propres avec des nuages blancs,
Les affiches des pays bleus dans les gares,
Et, la nuit, le cri spleenetique et frissonnant
Des sirènes qui vont vers Rouen ou le Havre...
Et le canal, avec ses bancs, ses réverbères,
Les couvents neufs et leur odeur de réfectoire...
Et puis, et puis ce qu'on ne peut pas savoir !
Toute la vie enfin qui frôle, et la misère
Des jours, et le petit frisson quotidien...
Vingt ans, goutte par goutte, tombés dans un cœur froid,
Tout un grand vol d'ennui qui souffre de ses ailes,
Quelque chose qu'on traîne après soi d'éternel...

Voilà pourquoi, voilà, j'étais triste avant toi.

LA DOULEUR MODERNE

LA DOULEUR MODERNE

La Douleur ! Nous l'avons tous heurtée sans le savoir...
On disait qu'elle était dans la foule vaguement...
C'est une femme comme les autres, en noir,
Très difficile à distinguer... et l'on sait seulement
Qu'elle porte à la main un grand sac de voyage,
Et qu'elle est pauvre, et qu'elle a dû être jolie...
Et, vous voyez, c'est un signalement bien vague,
Qui lui prête avec nous une ressemblance infinie.
Nous l'avons tous heurtée, nous avons dit : pardon,
Et très mélancolique elle nous a souri...

Il semble bien qu'on l'aie déjà rencontrée. Mais, songe-t-or
Les visages sont si semblables dans la vie !...

O la douleur, la grande douleur d'aujourd'hui !

Elle s'endort à la lueur lugubre des wagons,
Et plaque ses yeux lourds à la portière ouverte,
Silencieuse et machinale où nous allons, où nous allons..
L'odeur des châtaigniers et de la plaine verte
Entre, siffle et retombe aux côtés de la voie.
Loin des beaux peupliers qui demeurent là-bas,
Elle se laisse aller, les épaules collées
A la douceur de ce qui l'emporte...
Et quand la nuit est bien définitive ou par trop forte,
On voit son œil ouvert qui regarde.

Elle veille. Elle écoute au dehors s'épandre
Ou retrécir le silence des trains qui partent et repartent,
Égrenant les arrêts immobiles si tendres
Aux âmes ralenties qui prennent du retard...
Elle dérange des détresses dans la nuit,
Elle passe sur des blessures qui crient
Éperdument dehors au passage... Elle fuit !
Et l'on sent s'effeuiller les roses de la gare...

Douleur, l'azur t'attend à l'arrivée du train,
Douleur, l'azur te fuit à tout débarcadère!
Descend, regarde, hésite, et puis cherche une main,
Et puis, sans la trouver, espère toute la terre!...
Tu t'assiéras, le soir, aux vieilles tables d'hôte,
Où se rencontrent toutes les douleurs en voyage,
Et tous les cœurs finis que le bon Dieu ballotte,
Où tous les gens, au calme, las et sages,
Interrompent leur souffrance pour manger le bouillon...
Ils se regardent un instant avec de grands yeux bons,
Puis s'en vont à jamais au fond des corridors...
Et tu repartiras, la vieille! Marche encore!
La pluie recoulera aux vitres des berlines,
Tes mains y essuieront la buée matinale...
Et la plainte que tu retiens dans ta poitrine,
La plainte sur laquelle tu as croisé ton châle,
Si maigrement blottie au creux des couvertures,
Ah! comme elle serait plus grande et désolée,
Si tu pouvais encore crier, que le bruit,
Vers la fuite, des voituriers de nuit
Qui vont claquer le fouet dans l'écho des vallées!

Douleur n'étais-tu pas dans le train qui s'en va?
Les enfants immobiles et graves de leur seuil
Ont vu à la portière périr ton geste vague,...

Comme eux je veux, de loin, que mon cœur se recueille
Et j'écouterai mieux le train qui va passer.
Marche ! mon cœur te suit. Marchez les Solitudes,
De toute, toute votre force d'infini !
C'est une liberté souveraine et chérie
Que celle qui nous fait voyager avec vous !
Chères infortunées si lasses, si blêmies,
Hors du temps, hors du sol, sans bouger, mains pendues
Vous dont toute la vie suit avec les bagages,
Et que berce, bordé journellement d'aube rafraîchissante
Le grand sommeil inconsolable des voyages !

UNIVERSALITÉ

UNIVERSALITÉ

Hélas! les montagnes sont trop hautes pour y vivre,
Les vallées trop profondes et bien humbles les plaines,
Faites pour le bonheur de la route qui traîne.
Hélas! hélas! les maisons sont trop chaudes d'été
Et trop humides d'hiver;
De si loin qu'elle vienne, elle aussi, la charmante,
La mer porte les grands brouillards, ou bien la mer
A la plainte cruelle et trop resplendissante.
Hélas, le ciel est haut et les toits sont trop bas!
Et cependant ceux des montagnes chantent là-bas,
Et ceux qui descendent les vallées profondes chantent,

Les chariots chantent sur les routes, entre les blés,
Et les marins dans les cordages,
Et les oiseaux dans le tilleul du devant de ma porte.

Hélas ! hélas ! comme il fait froid dans les montagnes !
Comme il fait triste et noir dans les vallées !
Et cependant ceux des montagnes vont aux vallées
Et ceux des vallées vont à la mer,
Et le printemps va à l'été, et l'automne va à l'hiver...
Ma sœur, ma sœur, quel long frisson relie les choses
Entre elles, — l'unique et long frisson amer
Des choses ? Sœur Anne, ma sœur Anne, de là-haut,
Que vois-tu dans la nuit, dis, que vois-tu sur la terre ?

« Je vois des lumières qui voyagent,
Je vois la lueur des trains qui sillonnent. Et les nuages !
Les nuages bas sont éclairés par les villes,
Les nuages hauts sont éclairés purement par le ciel.
Je vois luire l'eau dans le creux des vallées tranquilles.
Je vois l'étoile se poser sur la dernière cime
Des neiges, comme un aigle.
J'entends des guitares tièdes au bord des flots...
Et des guzlas... le petit jour qui heurte...
J'entends les chiens qui se répondent dans les plaines franches
Et vertes,

Les pluies de nuit à travers champs qui s'apaisent...
J'entends les hirondelles remuer dans leurs nids, sous le toit... »

Tu vois la terre entière, immense, imperceptible. Et moi,
Ma sœur, ma sœur, j'entends la paix et l'angoisse
De toutes les choses, trop étroites, trop hautes, trop vastes,
Trop profondes, — ma sœur, ma sœur,
J'entends la paix qui marche avec la grande angoisse,
Et le monde est si loin, si loin, mon Dieu...

Ton cœur!

O me cacher désolement contre ton cœur!

LES TRAINS

LES TRAINS

Les trains rêvent dans la rosée, au fond des gares...
Ils rêvent des heures, puis grincent et démarrent...
J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs,
Ces longs convois de marchandises bruissant,
Qui pour la pluie ont mis leurs lourds manteaux de bâches,
Ou qui dorment des nuits entières dans les garages...
Et les trains de bestiaux où beuglent mornement
Des bêtes qui se plaignent au village natal...
Tous ces grands wagons gris, hermétiques et clos,
Dont le silence luit sous l'averse automnale,
Avec leurs inscriptions effacées, leurs repos
Infinis, leurs nuits abandonnées, leurs vitres pâles...
Oh! le balancement des falots dans l'aurore !...
Une machine est là qui susurre et somnole...

Une face se montre et rebaisse le store...
Et la petite gare où tinte une carriole...
Belloy, Sours, Clarigny, Gagnac et la banlieue...
Oh! les wagons éteints où l'on entend des souffles!
La palpitation des lampes au voile bleu...
Le train qu'on croise et qui nous dit qu'il souffre,
Tandis que nous fronçons le sourcil dans nos coins,
Et nous laisse étonnés de son prolongement...
Oh! dans la halte verte où l'on entend les cailles,
Le son du timbre triste et solitaire!... Et puis
Les voies bloquées avec au loin un sifflet qui tressaille,
Les signaux réguliers dans le dortoir des nuits...
Des appels mystérieux que l'on ne comprend pas...
Et, — oh! surtout! — après des bercements sans fin,
Où l'âme s'est donnée comme en une brisure,
L'entrée retentissante, avec un bruit d'airain,
De tout l'effort joyeux et bondissant du train,
Dans les grandes villes pleines de murmures!...
C'est là que vient se casser net le pur rayon
Qui m'a conduit d'un rêve à l'autre par le monde,
Rails infinis, sous le beau clair de lune et les fourgons,
A qui j'ai confié l'amertume profonde
De tous mes chers départs et tant d'enchantements...

J'aime les trains mouillés qui passent dans les champs.

LES POTEAUX TÉLÉGRAPHIQUES

LES POTEAUX TÉLÉGRAPHIQUES

Les fils des hauts poteaux commencent à paraître
Sur le ciel blême. Ils sortent de la fraîcheur des nuits,
Tout grelottants dans le matin près de renaître...
Ils filent, pâles, obscurément conduits
En plein ciel... Les alouettes s'éveillent dans les champs...
Comme ils sont fins encore sur les nuages gris !
Les vois-tu se lever, au soleil, sur les monts,
Et descendre leurs flancs désolés, gravement ?
Ils vont ainsi depuis très loin, soir et matin,
Avec leurs grands bâtons enfoncés dans la terre,
Et nul ne sait leur fraternel itinéraire.
Ils ont traversé d'obscures forêts de sapin,

Ils se sont alourdis de neige sourde et sombre,
Puis ils ont débouché brusquement dans les plaines.
Et, sans halte pourtant, alentis quand vient l'ombre,
Ils ont semblé le soir vouloir se rapprocher
Des villages qu'on voit posés si bas dans l'herbe...
Zigzaguant comme près des portes qui se ferment
Une rentrée d'hirondelles de passage...
Et puis ils ont repris leur route vers le large.

Ils forment de molles écharpes dénouées
Au long des rêves. — Parfois ils viennent se ranger
D'eux-mêmes près des voies ; ils aiment suivre les trai.
Ils bordent, en double paix, la voie des voyageurs.
Plus d'un vers leur silence ont élevé les mains.
Les enfants les regardent monter et descendre
Derrière la portière d'azur. Comme ils montent !
Mais non : le fil captif reprend la courbe tendre,
Jusqu'à ce qu'au ciel du soir sa pâleur se confonde.

On les sent là. Ils vont au fur et à mesure...
Porteurs d'un fil de ciel et d'intimes murmures,
Ils hantent sans relâche tout paysage ami,
N'ayant pour exprimer leur fin à nos regards
Que ce moyen qu'a toute chose indéfinie,
Qui ne peut s'arrêter ni mourir nulle part,

De se faire petite à l'horizon décru,
Comme si l'horizon c'était déjà l'oubli,
L'excuse d'être là encore, n'étant plus...
Et cela fait alors, ces fils sous ces nuées,
Comme lorsqu'on regarde au fond du ciel immense
Nos peines, nos amours, nos joies, nos espérances,
Mystérieusement diminuées...

PAYS

PAYS

SUISSE

L'herbier de mon grand-père. Dessin aux trois crayons,
Représentant la petite fille et la chaumière et le chien..
Les lettres pittoresques des institutions,
Et la jeune demoiselle de compagnie en bas blancs...
On feuillette dans les hôtels abandonnés
Des albums rances comme des visages de malade ;
Et l'on y voit l'Impératrice cette année
Où elle faisait florès aux eaux de Baden-Bade...
Alibaia-jo ! alibaia-ja !... Et l'on joue
« Le vent des Alpes » sur le piano d'acajou.

Ou « Le Strasbourgeois regrettant sa patrie »
Ou « La cloche du pâtre », « La nostalgie »,
Avec accompagnement de la méthode Carpentier...
Et vous, si tristes, orphéons, orphéons des vallées !...
L'employé de la poste a des lunettes d'or ;
L'air bleu sent le brouté... Et la vache suisse
Qui bringueballe avec son gros pis à musique,
La vache que chantaient nos mères au val d'Andorre !...
Près d'un œillet, aux fenêtres, voici l'accouchée pâle...
Papillotes du soir ! edelweiss ! Caroline...
Oh ! plus tristes que tout, les petites « modistines »,
Perdues là-haut, l'hiver, dans un village des Alpes,
Caroline !

D'ITALIE

Dans les jardins les camélias luxueux,
Les pivoines rondes comme les pigeons rebroussés
Tête sous l'aile, les mille étoiles des azalées
Par constellations éparses dans l'allée,
Avec leur air penché de chose caressée,
Transparentes comme des tempes délicates
Auxquelles un vieux parfum inflige son tourment...
Toute la migraine des fleurs, dans le soir, monte.
A l'intérieur un souffle doux fait battre
Avec délice les portes de l'appartement...
Dehors, de la terrasse, on voit entre les ifs
Les chevaux travailler dans les champs, tout là-bas,
Et les barques rêver sur l'eau creuse des lacs.

Elles ont des bruits extrêmement expressifs
Selon l'heure. On ne les entend plus derrière les bosquets
Étouffés où s'amusent les jets d'eau comme des poissons vifs.
Au loin un rossignol, encore tout fatigué
De sa nuit d'insomnie, divague...
Ainsi l'on flâne. On repasse sa vie, et les baisers.
On s'attendrit à ceux qu'on a le plus aimés,
Comme on remarque l'ombre de certaines vagues
Entre mille. A vos pieds le bout d'une glycine violette
Chatouille un lézard, et le lézard se gratte la tête...
Et pendant que l'on marche, et pendant que l'on flâne,
Le long du chemin, en rangée approbative,
Les néfliers remuent leurs longues oreilles d'âne...
Le soleil décline amoureusement sur l'autre rive.
Puis, à mesure que le soir approche,
L'air, énervé du son trop douloureux des cloches,
Rêve à sa propre paix dérangée... C'est tout.
Il fait très chaud, malgré l'heure... on étouffe...

Des roses mielleuses suent dans l'ombre.

QUELQUES SILENCES

QUELQUES SILENCES

RAPHAEL

O Raphaël ! ô mer méditerranée !
Avec le cri des grues et des chardonnerets,
Et les petites sonnailles des anges frais-drapés,
Sur l'azur des campaniles et des matinées...
Et grande fête épiscopale par la ville...
Le pas feutré des cardinaux sur marbre blanc.
Coup de midi sur tout le dôme oisillonnant...
Raphaël !... Et aussi, là-bas, sur le chemin
Qui mène au fleuve, vent marin...

Cheveux de ma mère quand elle avait vingt ans.

REMBRANDT

Midi, au rez-de-chaussée, dans la grande salle.
La maison est à côté de la cathédrale ;
On entend l'orgue quand on va dans l'escalier.
Dans la cour où il y a des pauvres au soleil,
Au vieux soleil couleur de vitre, on a crié...
Le silence des mendiants jaunes tient conseil.
Au battement d'ailes des coqs se mêle,
A fleur de terre, un bruit d'ange lourd qui bat des ailes
La servante ouvre la fenètre : il fait bon.

Trois heures dans la grande salle... Deux vieillards,
Qui causent près du lit et de la bassinoire,
Font venir la nuit à force de réflexion,
Et l'ombre sent le fumier et le pain bénit.

Le juif parle : il dit que le canal est gelé...
On entend : « Pologne... » et puis... « Université »..
Son bâton comme une crosse grince sans bruit.

Maintenant il n'y a plus qu'un vieillard. Cinq heures.
Cinq heures sont venues dans la maison sans fleurs.
Ténèbres rousses de Faust. Les cancrelats
Sortent des pavés. Le mystère va
Et vient... Il va se passer quelque chose.
Des fauteuils de malade sont là qui se morfondent,
En attendant les obscures métamorphoses...
Le vieillard est tout seul devant sa mappemonde...
L'ombre est fourrée et moîte; quelques bruits tranquilles
De vaisselle et de braise... Et puis, à grands pas vagues,
Sous la brune, par les rues lourdes de la ville,
Les cloches de Pâques.

BOTTICELLI

Corridors, vestibules, galeries de stuc et d'agate
Où des pieds nus fraîchissent sur les carrelages.
Des anges attendent dans la buée des arrosages,
Et le vent qui entre du jardin les dénatte...
Le bain sans doute était tiède comme un printemps.
Elles sentent le thé, la peau des citrons et l'arménie...
Elles ne diront rien de longtemps,
Malgré la ronde et le quatre-coins des amies,
Dans la villa poudrée d'albâtre, longue, vide...
Une âme triste penche en ces corps transparents,
Et le matin se joue entre leurs doigts humides.

PATINIR

'e vallons en vallons et de plaines en plaines.
a nature est longue comme un grand voyage,
t la nuit tombe dru sur les routes bohémiennes.
a mer est à dix mille lieues de roulage...
à-bas des lumières s'allument pour dîner...
'est là où on entend le charron et le menuisier...
fondrières, marécages, grottes pâles,
côteaux noirs, chaînes de laves, blocs bleus des nuits !
e bruit de la forêt monte du fond du val...
e soir interminable souffle et la pluie.
uelques faux encore dans les champs... Comme il vente
la sortie du bois !... Hüe, dia, hüe !...
ui va là ?... Je ne puis vous renseigner au juste...

Il y a bien huit kilomètres de descente...
C'est là où viennent de passer Marie, l'âne et Jésus
Et Joseph. Ils cherchaient une auberge proche...
Il n'y a pas de quoi, Monsieur... En marchant bien,
Vous les rejoindrez au bas de la côte,
Près du moulin.

CHARDIN

On les a posés là ; puis on s'en est allé.
Un bruit de jupe calme est sorti par la porte :
La poussière est retombée blanche, bleue et morte,
Et près d'eux à portée d'haleine, s'est installé
On ne sait quel ennui maternel. Les rideaux
Sont tirés. Les pêches d'automne refroidissent
Sur le marbre. Les bruits de la rue font trembler l'eau
Du verre. L'ombre s'étale au fond de la soucoupe lisse.
Il n'y a nulle anxiété ; — et tout est doux
A caresser comme le poil des lièvres roux...
Tout s'harmonise au bruit de la souris qui trotte.
L'étui s'étire et baille auprès de la pelote...

Il est déjà tard, mais il est encore trop tôt...
On ne soulèvera jamais les grands rideaux.
Bientôt Noël pailletera l'obscurité
Où s'endorment les vieilles choses fatiguées...
La pipe blanche écoute chanter la théière
Qui chante les grands quais, les ports et les musiques,
Et le magot fleuri la suit, sur l'étagère...
Tout aime et souffre de ne mourir que là.
L'ombre des meubles pleure l'ombre des grands bois,
Le panier se souvient des fleurs qu'il a portées,
Le vase se souvient des fenêtres ouvertes,
La boîte ouvre à regret son cœur évaporé,
Où le soir vient poser ses deux ailes inertes..
Une petite émotion, tout à coup, circule
Dans la chambre sur toutes les choses, comme si
Avant de s'endormir dans ce qui doit être leur nuit,
Elles avaient senti passer le crépuscule.

QUELQUES BRUITS

QUELQUES BRUITS

« Adieu, portez-vous bien... vous aussi... » Vent du soir.
« Vous aurez froid la nuit... Adieu, ne pleure pas... »
Les mille petits bruits, les mêmes, qui s'essaiment,
(Que les soirs de l'adieu les routes sont sonores!),
Les mille petits bruits qui font la peine extrême :
La creuse plainte des poteaux, les sémaphores,
Les contrevents qui battent et les premiers pavés
De la ville... les bruits de la saison où l'on se trouve...
Tout cela vous redit la portière levée,
Le toussotement froid de l'adieu qui se couvre...
« Tais-toi... ne pleure pas... tais-toi, on nous regarde... »

Petits bruits comprimés que font les cœurs qui parter
« Vous aurez froid la nuit... vous rentrerez trop tard...
Et c'est toujours les mêmes bruits à chaque arrêt,
L'harmonieux accompagnement des longs départs !
« Tais-toi, ne pleure pas... tu sais bien ce que c'est...
Puis l'on s'éloigne en sens inverse, — comme les reflet

Les pavés regagnés, plus rien. La porte claque. C'est tou
Pourtant il flotte encore au loin derrière vous,
Comme de la fumée, du geste, et de la voix...

« Adieu, portez-vous bien... vous aussi... »

Vent du soi

VILLES D'EAUX

VILLES D'EAUX

La dame veuve, l'enfant poitrinaire et le poète anglais
Chaque année se rencontrent sur la terrasse de l'hôtel.
Ils se balancent dans leurs fauteuils paillassons, et leurs plaids
Foncés. — Tous les jours ils font le tour habituel
Sur le chemin du Belvedère à l'église protestante.
Ils marchent dans la lumière pâle des ombrelles...
Terrasses! terrasses ! d'où l'on a la vue cicatrisante,
La vue, coin d'infini sur n'importe où, où se balance
L'éternel géranium rose sur fond bleu...
Ils sont venus voir, — tout est là... Alors ils sont heureux

Parce qu'ils *voient* toute la journée... Terrasses,
Qui tendez vos coudes à leurs grâces
Penchées, où de jeunes femmes frissonnent aux balustres,
Dans les après dîners de musiques de luxe
D'où semble exprès jaillir l'étoile qui chatoie,
Que vous leur avez fait doux le chapelet des heures!
L'arrière-saison venue, alors ils prennent l'indicateur,
Et toute la terre se met à frémir dans leurs doigts,
Depuis le plus petit village inconnu où ne passe pas
L'express, jusqu'aux grandes villes de lumières.
Toute la terre est là, dans leurs mains, qui frissonne.
Il y a de beaux noms, pareils aux paysans.
Des haltes, des marchés, des villages dormants
Où personne jamais n'est entré et où l'automne
Doit être délicieux... Toute la terre entre leurs longs doigts j
Puis quand ils sont partis alors l'hôtel se clôt.
Il hiverne, devant la grande chose qui mugit
Et qu'ils étaient venus voir parce que c'était beau...
Et les salons fermés se remémorent leur magie.
Dans les armoires tous les objets se racontent
Les histoires d'amour qu'ils ont vues, les romans
Ébauchés et disparus... l'Italienne blonde et le vicomte...
« Leurs pieds se touchaient sous la table », dit la chaise,
« Ils valsaient », dit le piano... Longues tristesses!
Ils se racontent leurs splendeurs aux mille bruits

Du vent qui souffle dehors à faire peur...
C'est le temps noir, la solitude... tout a fui.
Il y a des villes vides sous la profondeur
Des neiges. — Et c'est ainsi jusqu'à ce que le soleil
Se mette à réchauffer les murs de ses longs rayons de miel
Allemand... le tramway à marcher,
Les boutiques à remuer, chaque chose tour à tour
A sa toilette et que, là, au midi, les volets
Des fenêtres douces se rouvrent pour
La dame veuve, l'enfant poitrinaire et le poète anglais.

DIALOGUE DE RENTRÉE

DIALOGUE DE RENTRÉE

. . . . . .

Avant d'entrer, assieds-toi là, sur cette malle.
N'importe où... oui, là... que nous nous regardions
Pour la première fois dans les yeux. Qui es-tu ?
Que peux-tu bien être ? d'où me viens-tu,
Avec ce grand visage pâle ?...
Je n'avais jamais vu tes yeux dans toute leur étendue.
Comme ils sont grands !... Oh ! qui es-tu,

Toi qui viens m'apporter la chaleur de ces mains?
As-tu pleuré? — Oui, j'ai pleuré. — As-tu souffert?
— Oui, j'ai souffert. — Et qu'en as-tu gardé? — Rien.
Des dates comme de vieilles lettres... Oui, j'ai souffert!
Un mouvement incessant vers des demeures nouvelles
M'a porté jusqu'à vous. — Et les regrets? — Non. Quels?
— Pourtant les lieux que l'on aimait... — J'ai tant voyagé!
Ne vous ai-je pas dit que souvent je me lève
Pour chercher un objet que je crois avoir posé
Dans telle chambre, à tel endroit... « Mais non, je rêve!
C'était à Bordeaux, dis-je,... non, c'était à Lyon...
Ou la dernière fois que je fus à Marseille... »
J'ai quelquefois pleuré de tout ce qui s'éveille
Et renaît d'une si mystérieuse confusion.
— Oui vous me l'avez dit, c'est vrai, je me rappelle....
Et bien, voici encore une demeure nouvelle
Où vous allez entrer. Ça ne vous effraie pas?
Combien de temps resterez-vous?...
Je tâcherai d'être bon ce temps-là...
C'est si joli le ton de vos paupières près des joues!

. . . . . .

Tu l'as beaucoup aimé? — Oui. Nous nous sommes séparés
Sans un mot. La voiture allait au pas. Je regardais
La route ; le conducteur était assis

Sur le brancard avec un grand chapeau de feutre gris...
Comme il y a longtemps de cela, mon dieu !
— Douce voix ! douce voix ! éternelle figure !
Je te consolerai, tu verras, de mon mieux.
Je voudrais te bercer avec un grand murmure,
D'une religion profonde, sans paroles,
Chère tête, et par avance résigné
Au phénomène argenté de tes pleurs, mon beau saule !
Je te sens bien à tort toute émotionnée ;
Nous allons entrer là. Il y fait bon vivre : on me l'a dit.
Le pays ravissant que ton désir caresse
Tu le sais chimérique, et vaine ta tristesse !
Étire-toi, va. Étends tes belles mains à la nuit...
— Vous ne m'en voulez pas ? — Non. Et sois béni
L'apprentissage douloureux de tant d'années
Qui t'a suavement habituée aux lèvres...
— Dire que c'est ici que vous m'avez menée !...
Voilà ma vie. Et vous ?... — Oh ! moi...
Tu ne comprendrais pas, tu es bien trop jolie.
Chut ! ne dis rien, tais-toi... je te vois, je te vois !
A travers tes yeux d'eau que le ciel a remplis,
Je te vois à travers ton front où j'ai soufflé,
A travers ta souffrance et ta simplicité,
Je te vois, je te devine, tu es là,

Dégantée à jamais pour mes mains entr'ouvertes,
Et du geste divin de ta tristesse offerte
Tu as ramené toute l'ombre sur nous deux...
Allons, on peut entrer maintenant ? — Si tu veux.

ET VOICI LE JARDIN...

Et voici le Jardin charmant... etc.

Romance d'opéra.

1898-1902.

ET VOICI LE JARDIN

Et voici le jardin charmant... Ombre, parais !
Tremble, amour ! Chantez, nuits ! Éveille-toi, forêt !
Le voici l'ineffable, odorant, portes closes,
Bleu de feuillées et lourd de ciel, bourré de roses...
Jardin, jardin, voici ton pâle jardinier !
Jardin fou, vierge encor, jamais remanié,
Où j'ai mis mon printemps avec mon univers,
Pour ouvrir à mes bras ton trésor toujours vert
D'où vient cette indicible et forte exhalaison,
Lève-toi, lève-toi, odorante foison,
Aliscamps parfumés, ombres ressuscitées,

Où sont tous les amours avec toutes les grâces,
Et tout ce battement d'ailes réfugiées
Qu'y font les souvenirs vivants, à chaque place.
Pour l'inutile ami que le ciel vous rapporte
Ouvrez les deux battants musicaux de vos portes!

Tout homme a mis en lui quelques mètres de fleurs
Qui résument pour lui la poésie du monde.
Il a mis de côté les heureuses secondes,
Et s'en est composé un ciel intérieur...
Jardins sans lendemain qui meurent avec nous,
Parterres adorés où l'âme est à genoux!
Le mien fut à l'égal des plus beaux de la terre.
Nul n'en aura sondé l'essence solitaire
Que moi qui l'ai bâti fleur à fleur, brin par brin.
Et les hommes jamais n'en chercheront la trace,
Ignorant ce qu'il fût et tout ce qu'il contint,
Sa beauté, son odeur, sa forme, son espace,
Que le monde au travers jamais ne devina
Tout ce que recélait son charme de ramées,
Qu'il a su palpiter comme nul ici bas,
Et que ma terre à moi en resta parfumée !

PHRASE DE VALSE

PHRASE DE VALSE

> Tu m'as dit qu'elle te chantait
> souvent une valse allemande,
> toujours la même... quelle était-elle? .
>
> *Fragment de lettre.*

Mon pauvre cœur en vieille valse,
On dirait qu'il s'en est venu,
Sur le chemin des archets calmes,
Du beau Danube...
Tu verras, c'est un pauvre cœur.
Une seule valse y est enclose
Comme l'eau dans le fond des fleurs...
Danube bleu... Valse des roses...
Elle s'est introduite une vieille fois
D'automne :
Depuis lors je la porte en moi,

Et je l'affectionne.
Elle est de ces choses de foire
Où l'on a mis deux ou trois airs,
Tout au plus deux ou trois airs,
Pour ne pas fatiguer la mémoire...
Ne la chasse pas encore, ne la chasse pas encore !
Ne sois pas jalouse de la vieille valse
Qui pleure encore.
Lorsque la nuit est pleine je l'y sens éparse.
Elle a de tels accents que tu voudrais mourir,
Quand elle sort des bois et de mon souvenir !
Ne chasse pas la valse voyageuse
Qui fait son nid...
Toute lassée des jours jaunis,
Un matin quelconque,
Peut-être elle voudra me quitter d'elle-même.
Ne la chasse pas si tu m'aimes...
Elle partira bien, toute seule, à la longue.

LA FONTAINE DE PITIÉ

LA FONTAINE DE PITIE

Les larmes sont en nous. C'est la sécurité
Des peines de savoir qu'il y a des larmes toujours prêtes.
Les cœurs désabusés les savent bien fidèles ;
On apprend, dès l'enfance, à n'en jamais douter.
Ma mère à la première a dit : « Combien sont-elles ? »

Des larmes sont en nous et c'est un grand mystère.
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
A les voir prodiguer ainsi et t'en défaire
A tout venant, sans peur de tarir la dernière !
Et celle-là pourtant vaut bien qu'on la retienne.

Non ce n'est pas les fleurs, non ce n'est pas l'été
Qui nous consoleront si tendrement, c'est elles.
Elles nous ont connus petits, et consolés;
Elles sont là, en nous, vigilantes, fidèles,
Et les larmes aussi pleurent de nous quitter.

NOCTURNE

NOCTURNE

Sur le banc vert où dort la pluie
C'est là que va s'asseoir ma peine,
Vers le milieu de la nuit...
Seule, sans son maître, quand nous dormons,
Elle sort de la maison,
Et ce n'est pas moi qui la mène.
Nous, là-haut, nous rêvons en bruines paisibles...
Alors elle s'assied sur le banc de rouille,
Délassée, et le plus commodément possible...
Elle ne sent presque pas que la pluie la mouille,

Ma peine, ma bonne peine, ma vieille peine...
De là elle entend bien les fontaines,
Les rainettes au frais, toutes les autres tristesses
Compatissantes de la nuit.
Elle sommeille, tousse un peu, s'éveille, et puis
Regarde nos persiennes et la lueur qui baisse.
Elle dit : « Mon dieu ! mon dieu !... »
Elle sait que nous ne sommes pas heureux,
Que nous ne le serions pas plus sans elle,
Et que nous ne le serons jamais...
Et la pluie sent les fleurs nouvelles,
Et la pluie a le bruit de la paix...
Est-ce ma peine, est-ce la tienne ?
Je l'ai mêlée avec la mienne,
Quelle est la mienne, quelle est la tienne ?
Quelle est celle qui parle en bas ?...

Et quand je la retrouve, au réveil, dans les draps,
Ainsi qu'au soir d'hier entre moi et toi,
Belle comme au matin sont belles les fenêtres,
Je sens qu'elle a l'odeur d'une nuit de poète.

PRESQUE HEUREUX

PRESQUE HEUREUX

Sur une Kinderscene de Schumann.

Presque heureux, pas tout à fait.
Pas tout à fait mais presque assez,
Juste ce qu'il faut qu'on ait
Pour ne pas être embarrassés.
Bonheur qui souffle sur les tempes
Et qui s'assoit sur les genoux,
Tulles d'amour et collier d'ambre,
Bonheur à toi, bonheur à nous...
Il n'en faut pas plus que cela,
Un petit peu mais pas beaucoup,
De quoi faire un oreiller bas
Pour la flexion de ton cou,

De quoi faire que rien ne blesse
Ta respiration charmante,
Et lorsque le soir dit : Maîtresse,
Que le matin réponde : Amante !
Un bonheur clair qui s'associe
A la nuance choisie,
Un bonheur presque à la limite,
Un bonheur assez douloureux
Pour que l'on espère encor mieux ;
N'est-ce pas celui que vous dites,
Ou celui que je vous ai dit ?
Ce bonheur, vous savez, qui fait
Que l'on croit pleurer lorsqu'on rit ?
Ce n'est pas le bonheur parfait,
Mais c'est un bonheur comme un autre...
Oh ! ce n'est pas *le leur*, mais c'est
Très bien parce que c'est le nôtre.

VERS GRAVÉS SUR UNE OMBRE

VERS GRAVÉS SUR UNE OMBRE

Ton ombre est chose couchée,
Au matin légère et courte à midi,
Elle est paresseuse et couleur foncée,
Comme un serpent noir elle est engourdie..
Tantôt elle a chaud, tantôt elle a froid.
Quand on y met la main on la sent brûler
Ou transir, ou encore flamber
Toute grande devant le feu de bois.
Elle est quelqu'un dans la chambre : elle est là.
Elle s'étire, splendide, et le chat

La regarde. Respirante elle s'effondre,
Ou bien se tend comme une toile;
Elle ressemble à sa sœur l'ombre
Qui passe sur les étoiles...
Et, toujours à tes pieds liée,
Sa tige d'algue balancée
Se termine par un mouvement
Comme les choses de la mer.
Elle est celle que l'on surprend,
Dans la journée, sur les champs...
Ton ombre parmi les fleurs du parc légère,
Appuie à peine et se fait bleue...
La voici rentrée. Elle flambe
Toute grande devant le feu.
C'est l'heure où elle te ressemble...
Ton ombre est chose ravissante,
Ton ombre est chose merveilleuse,
Et dans ce moment où tu chantes
Elle a l'air de prier Dieu.

LES VIEILLES FEMMES

LES VIEILLES FEMMES

Les vieilles femmes toutes prises d'amour,
Les vieilles femmes ne sont pas toujours immobiles
Au bord des lampes qui filent...
Pour qu'on ne le voie pas elles font un détour,
Puis, brusquement, après s'être bien assurées,
Alors elles sont, au contraire :
Rapides, palpitantes, jeunes, craintives,
Frémissantes, ravies, chagrinées, égarées,
Entr'ouvertes comme des sources qu'on ravive.
Elles vont au vent d'été, parfumées...

Transfuge inconsolé de natales tendresses,
Leur âme en voyageant fait de longs bruits de plumes..
Il y a comme un poids de fleurs qui les oppresse...
Leurs lèvres battent vite, vite, comme en retard.
La fleur qui fane, le nid qui tombe, l'oiseau qui part,
La moindre chose les fait se presser
Hâtivement ; — elles sont
Très peu couvertes, les vieilles, pour la saison,
Éperdues, importunes, bégayantes, embaumées!

SIX HEURES DU SOIR

SIX HEURES DU SOIR

C'est l'heure sur la route où le soleil est bleu.
Les branches font au vent des gestes de mains lasses,
Et d'arbre en arbre se transmettent un adieu.

Il faut bien que le jour se fasse et se défasse,
Et tes cheveux tombés sont le signe du soir.
Tout s'affaisse à présent vers le creux de ton ombre.
Tout descend, on dirait, le soir un petit peu,
Tout descend d'une ligne ou deux.
Les oiseaux ont choisi la branche inférieure,
Les tiges que l'ombre gagne les premières...

Et toi, l'enfant qui ris, va, baisse aussi les yeux
Car la terre le soir aime qu'on la regarde.
Les nuages eux-mêmes trouvent que le soir tarde.
Ils n'avaient pas au ciel bougé de la journée,
Et les voici qui veulent aussi se poser,
N'est-ce pas? comme tous? — voyageur qui décline,
Nuage, cœur du soir, amoureux des collines!

C'est une heure extrêmement affaissée, une heure
Où l'on dirait que rien ne bouge et tout demeure,
Une heure qui se clôt et qui retient en elle
Toutes les fumées bleues qui vont monter ce soir,
— Seules âmes qui se décident à partir... —
Son cœur de cendre aura beau leur dire au revoir
Les fumées s'en iront pour ne plus revenir...
De temps en temps aussi, sur la mare, au milieu,
Du grand passé de l'eau, grand comme la mémoire,
Montent dans un retard étrange et douloureux
Des bulles, baisers vains crevés à l'air du soir.
Et quelque chose aussi se détache de nous
Quelque chose d'heureux qui s'échappe et de doux,
Et l'on sent vaguement, au ras du sol plus sombre,
Comme un bonheur léger accompagner ton ombre.

Mais tout cela qui flue encore va s'éteindre,
Dans le soir amorti et très atténué,

Comme une âme d'enfant dont le sort est de craindre.
— Car quelqu'un dans le ciel va venir surveiller, —
Pour que, de l'un à l'autre bout du firmament,
Plus rien n'ayant le droit de sortir à la brune,
Tout soit rentré dans l'ordre et dorme infiniment
A la passée de la lune.

PAGE

PAGE

Nuit. — J'ai porté le vase de roses à la fenêtre.
Je ne les ai pas réveillées. Nul pétale n'est tombé...
Je jouerai du piano quand l'aube va paraître...
Lasse de trop d'amour et sans doute très rose,
On t'entend respirer dans la chambre à côté.
Et, dans la maison vaste où tout dort et repose,
La petite nuit marche à pied de bas. ... Mais moi
A mes lèvres mouillées je garde ton baiser
Et l'approche de la fenêtre ouverte sur les bois...
— On ne perçoit rien d'autre que le souffle de la cheminée. .
Et puis, de temps en temps, c'est la bûche qui rêve
Et qui marmonne, en s'éteignant, je ne sais quoi !

Tu dors, et je suis là, et la nuit est très belle.
Les cils des étoiles luttent contre un pâle sommeil.
D'ici même je te distingue, et c'est charmant...
Tu as penché la tête à droite en t'endormant...
Je vois la tache claire de ton épaule nue
Qui deviendra de plus en plus claire d'heure en heure...
Dehors commence à s'éveiller la petite voix saugrenue
Des bêtes ; elle se mêle à la voix monotone et plus grave
Qui, comme un long chagrin qu'elle aurait dans le cœur,
Sort éternellement de la bûche qui rêve...
La campagne adorable nous envoie son odeur.
Le jardin apparaît, tout blanc, décoloré.
Je ne sais quelle brise erre dans les allées,
Et, comme il faut attendre que l'aube veuille naître,
Sur mes lèvres mouillées, salines, ventilées,
Ton baiser sèche à la fenêtre.

LA LETTRE DU JARDINIER

LA LETTRE DU JARDINIER

MADEMOISELLE,

Je prends la plume pour vous donner des nouvelles
Du jardin. Il est très joli en ce moment.
Si vous venez à Pâques ou plus tard qu'au printemps
Vous le verrez. Il s'est levé ce matin
Tout mouillé de votre souvenir. Il y a tout plein
Des fleurs que vous m'avez recommandées :
Le tissu provincial des pensées,
Des pains de roses tout partout,
La cendre effritée des lilas, si pimpante,
Et les glycines au corps mou
Que vous nommez : fleurs flottantes,

Les œillets machurés pour vos mains sensuelles,
Les tulipes de cire et l'œuf creux des magnolias,
Un seul soleil ouvert, pareil à votre ombrelle,
Le rayon de miel rouge du dahlia,
Le lys paralysé qui meurt devant la porte,
Et, dans la prairie, en récréation, par intervalle,
Les cent mille demoiselles marguerites aux joues pâles...
Il y a des fleurs et des fleurs de toutes sortes !
Depuis les mouches bleues qu'on appelle myosotis
Jusqu'aux papillons roses des pêchers. Les iris
Et les glaïeuls donnent cette année et font
Des fusées et des fuseaux, de-ci de-là, à profusion.
Mais tout cela s'ennuie après mademoiselle,
Et bien qu'il ait fait beau depuis la dernière Noël,
La joie attend que vous veniez, pour y venir.
D'où la mélancolie qu'ici nous avons tous
Pour un arbre sans nid, pour le jardin sans vous.
Croyez, Mademoiselle, à tous mes souvenirs.

LE JARDIN D'IMAGINATION

LE JARDIN D'IMAGINATION

On nous a appris tant d'amoureuses
Que, mutuellement, on les sent rapprochées...
Elles font jardin dans notre esprit, mélangées
Un peu avec les fleurs qu'elles choisirent
De leur vivant ; car les célèbres amoureuses
Ont toutes une fleur élue, qu'on étiquette
A leur souvenir et qu'on leur passe au cou...
Et c'est, dans le jardin connu des Marguerites,
Dans les enclos du soir où se font les visites,
Chaque amoureuse avec sa fleur, une par une,
En plates-bandes et sous le clair de lune...
Elles sont là, unies, en processions tristes.

Si l'on sort du Jardin on voit les paysages
Où leur vie s'écoula, — les unes au village,
Les autres dans les bois ou dans les Forêts-noires...
Et, peu à peu, l'on commence à apercevoir
Toutes les fleurs croupies
D'Ophelie,
A mi-eau ses roses étouffées...
Mignon en camisole et ses fleurs d'oranger...
Et vous, beaux attributs des belles du soleil,
Grenade de Carmen et mûrier de Mireille...
Lucie crépusculaire apparaît : elle écarte
Une branche de saule avec des mains de harpe.
C'est une dame tourmentée.
Puis, plus près de nous, Dorothée,
Les amoureuses allemandes,
Et les fleurs de sureau et les fleurs de lavande...
Et Charlotte sur ses perrons de réséda...
Qui donc encore ? Ah ! oui,... sous les lustres en fête,
Je ne sais quelle dame morte en camélias...
Et puis la poitrinaire au temps des violettes...
Ah ! je te dirai les ballades
Des belles dames malades
Qui triaient des fleurs...
On les voit en tressant elles-mêmes leurs couronnes
Qui vivront jusqu'à la Toussaint d'automne,

La Toussaint ou la Chandeleur...
Cela fait rêver leur mort très bonne, très belle,
Avec un peu de somptuosité
Puisque vous autres fleurs vous en avez été,
Vous qui mourez pourtant de la façon habituelle...

Nous deux aussi nous aurons nos fleurs.
C'est une vérité terrible. — Les vois-tu ?
Ceux qui les choisiront sauront-ils les meilleures ?
(Cette sentimentalité suprême et convenue
Me paraît tendre...)
Quand nous serons loin l'un de l'autre, vers septembre,
Chacun dans son pays, dessous les herbes fines,
Et que nous porterons sur nos pauvres poitrines,
Comme un beau compliment, les fleurs qu'on aura mises,
Passeroses des passereaux, violettes grises,
Ah! si je pouvais t'envoyer les miennes!

LE POÈME

LE POÈME

Un vers c'est un lointain rideau de peupliers.

Ou bien l'ombreuse allée et la voiture au pas.
Les miens sentent parfois la bonne humidité,
Les uns à la campagne et d'autres dans un parc.
(Ceux qui sont à la ville ont envié ceux-là !)
Mais, tous languidement portant le même été,
Qu'est-ce qui les fait donc frissonner dans les cimes,
Que ce soit celui-là, maigre et bleu par les champs,
Ou les plus forestiers ou les plus maritimes ?
Qu'est-ce qui les fait donc trembler pareillement

De bas en haut jusqu'à la cîme balancée ?...
Ah ! quel même chagrin habite au cœur des branches !
Les lie d'une douleur amère et très foncée...
Quelle invisible peine est là qui les dérange,
Et, quand l'air tiède et doux ne contient pas un souffle
A quel vent inconnu ont-ils donc répondu ?
Ils sont extrêmement sensibles : un rien les trouble...
Peuplier, à l'orée des bois, que penses-tu ?
Pâle, de la pâleur des longs pressentiments,
Tu gardes la forêt, et ton souci s'exhale
D'un geste féminin tout ensemble et charmant,
Et, plein d'un vieux restant de soleil, tu murmures
Là-haut, tout seul, ami, ton murmure natal !
Eux, à l'intérieur, les grands arbres s'éprennent.
Ils forment tout un peuple enchevêtré d'allées,
Où tremble au bout le rideau léger de la plaine.
Ah ! comme ils sont pareils vraiment à la forêt,
Ces vers si fortement serrés qu'on s'y perdrait !...
Poème, bien aimée aux mouvements de palmes,
J'ai traversé ton cœur comme un petit bois calme.
Les ramiers par moment ont remué les voûtes.
Et tu fleurais la feuille chaude et le duvet.
J'avais peur de ne plus m'y retrouver jamais
Tant les branches s'entrebrouillaient, et tant la route
Est longue ! Pas de ciel autour des mares ; seule

La lumière de l'eau emplit toutes les feuilles.
Mais voici que les arbres claircissent. La lisière
Est proche, et vient l'odeur des menthes que l'on cueille
En plaine. C'est la fin. La plainte est plus légère
Et plus domestiquée, l'on dirait, dans les branches.
Brusquement on débouche. Tout ciel. L'air est immense.
Le vide solennel et muet de la plaine.
Et, seul, pour terminer l'horizon du poème,

Là-bas le bleu lointain rideau des peupliers.

DANS L'ALLÉE

DANS L'ALLÉE

Tu te mis là, jeunesse, à deux pas, accoudée,
Avec tes yeux sans rêve et ton front sans idée,
Interrompant, pour prix de ma tendresse offerte,
Ta joie de jeune chien dans la campagne verte,
Et ton profil venait appuyer sa pâleur
Sur fond de lierre dur et de troène en fleurs...
La jeunesse est pareille aux portes gazonnées :
On y voudrait coucher ses dernières années.
Moi, j'étais là, pensif, timide tout à coup
Dans cette ombre, honteux comme un vieux rendez-vous,
Et ton rire cruel terrible et minuscule
Scandalisait divinement le crépuscule.

J'avais peur ; mon amour était doux à pleurer.
Rien que pour voir je m'arrêtai de respirer,
Et je ne trouvais plus ce qui nous reste à dire
Lorsque l'on a passé l'âge exact du sourire...
Toi là, moi là, parmi cette fin de journée
Et le soulagement exquis de la rosée,
Nous restions, l'un trop lourd et l'autre trop léger,
Avec un petit vide entre nous, et c'était
— Seuls ainsi, à demi craintifs et sans un mot, —
Charmant comme un vieillard qui regarde un oiseau.

LES DEUX AMIES

LES DEUX AMIES

La nature et la femme ont des saveurs pareilles :
L'une attire l'enfant, l'autre accapare l'homme ;
Et toutes deux sont le vin-fleur que l'on conseille
A qui pleure une ivresse, à qui réclame un baume.

Vieux saule du chemin de mon enfance morte,
Où j'appuyai mon front pour que tu le rassures,
Où j'ai senti vraiment battre en ta sève forte
Le sang de solitude amer de la nature,

Silencieux ami de l'enfant qui commente
La leçon grave et le grand charme bienfaisant,
Et qui chérit alors, comme on aime à quinze ans,
La maîtresse aux doux bras qu'est la terre charmante,

Je n'ai fait que changer d'épaule en te quittant,
Et la vie seulement substitue à ta force
Comme un bonheur plus lâche et plus intermittent,
Des bras à ta ramure et la chair à l'écorce.

Oh ! certes, elle n'a ni ton front ni ton âme !
Quelque chose de moindre et de plus adouci
L'incline à moi et fait qu'en elle j'apprécie
La grâce misérable et frêle de la femme.

Mais elle a remplacé, peu à peu, sans secousse,
Tout ce qui fut ma joie et ma force et ma vie,
Tout ce que j'aspirais, enfant, dans l'embellie,
L'automne des soleils, la rosée sur les mousses,

Et le bonheur trop pur de la plaine et des bois,
Et les pommiers fanés et la meule odorante,
Et ces nuits tendres des campagnes où l'on voit
Chaque village avec sa lune différente...

O forêt framboisée, forêt de la fougère,
Toi là-bas, l'étrangère aux yeux roux et brutaux,
Dont on entend gémir les âmes prisonnières,
Et qui poses ton drame obscur sur les coteaux ;

Grand arbre qui, le soir, respires des oiseaux,
Ceux de la plaine, des jardins et des collines,
Et qui retiens, durant le sommeil d'été chaud,
Le souffle crépitant qu'ils font dans ta poitrine ;

Brise des amandiers sur la mer exhalée,
Et toi, mer, printemps bleu tout effeuillé de voiles,
Où, nue, entre à mi-corps, tremblante et reculée,
Comme un oiseau se baigne en frissonnant, l'étoile ;

Carmel religieux des fleurs de la montagne,
Chappe des nuits, ô lune à la glace qui craque,
Ou toi, familial angelus des campagnes,
Qui mets un grand baiser au front les soirs de Pâques,

Nature, ma nature, ombres, charmes, nuances,
Délicieux amis, je ne vous verrai plus.
Vos calmes voluptés, vos molles transparences,
Et la nuit au grand cœur, je ne les verrai plus !

Car je suis mort à vous venant de naître à elle.
Car votre émotion ne se partage pas,
Et c'est de vous quitter que je me sens plus las.
J'ai perdu votre goût profond et naturel.

Pourtant, ce n'est pas vrai ! rien n'est mort, rien changé.
Seulement la nature a fait comme moi-même :
Son âme libre à mis une chaîne qu'elle aime,
Et se range, amoureuse, à ta captivité.

Lorsque tu tends vers moi les paumes de tes mains,
Ce n'est pas seulement moi qui m'y précipite,
C'est tout l'azur du ciel, le soleil des chemins,
Qui viennent, d'un élan, vers elles, si petites !

Il semble qu'après moi tout suive, à leur appel,
Vers la maîtresse unique et la raison des jours.
De l'horizon, bois, plaine, onde, ciel, tout accourt !
Et l'immense univers va se poser en elles.

DÉJA !

DÉJA!

Hé quoi?... Déjà?... Amour léger comme tu passes!
A peine avons-nous eu le temps de les croiser
Que nous sentons déjà nos mains qui se délacent.
Je songe à la bonté que n'a plus le baiser.

Un jour partira donc ta main apprivoisée!
Tes yeux ne seront plus les yeux dont on s'approche.
D'autres auront ton cœur et ta tête posée.
Je ne serai plus là pour t'en faire un reproche.

Quoi? sans moi, quelque part, ton front continuera!
Ton geste volera, ton rire aura sonné,
Le mal et les chagrins renaîtront sous tes pas ;
Je ne serai plus là pour te le pardonner.

Sera-t-il donc possible au jour qui nous éclaire,
A la nuit qui nous berce, à l'aube qui nous rit,
De me continuer leur aumône éphémère,
Sans que tu sois du jour, de l'aube et de la nuit?

Sera-t-il donc possible, hélas, qu'on te ravisse,
Chaleur de mon repos qui ne me viens que d'elle!
Tandis que, loin de moi, son sang avec délice
Continuera son bruit à sa tempe fidèle.

La voilà donc finie alors la course folle?
Et tu n'appuieras plus jamais, sur ma poitrine,
Ton front inconsolé à mon cœur qui console,
Rosine, ma Rosine, ah! Rosine, Rosine!

Voici venir, rampant vers moi comme une mer,
Le silence, le grand silence sans pardon.
Il a gagné mon seuil, il va gagner ma chair.
D'un cœur inanimé, hélas, que fera-t-on?

Eh bien, respire ailleurs, visage évanoui !
J'accepte. A ce signal séparons-nous ensemble...
Me voici seul ; l'hiver là... c'est bien... Nuit.
Froid. Solitude... Amour léger comme tu trembles !

L'AGONIE

L'AGONIE

Tu vas la voir. Elle est ici. Pousse la porte.
Tu peux déjà pleurer tout haut, fifille,
Sans attendre pour ça que la pauvre soit morte...
Elle était déjà tellement de la famille,
N'est-ce pas ? Et voilà !... Penche-toi près, sans peur.
Note ses yeux, ses mains, sa bouche, et n'oublie plus...
Regardons bien mourir notre amour, puisqu'il meurt.

C'est notre amour, tu vois, cela, — c'est un peu plus
Que nous-mêmes, que toi, que moi et que ton cœur...
Nous n'aurons plus d'ami jamais, ni de famille.
Quand il ne sera plus tu deviendras lointaine, lointaine !...

Il y aura comme un grand voyage après... C'est à peine
Si je te sens encore, un peu tiède, à ma gauche.
Mon enfant, mon enfant, rapproche-toi... ta main,
Dans l'ombre, oui, ta main silencieusement; approche,
Pour que nous soyons là lorsque viendra la fin.
Elle meurt comme une pauvre grand'mère à nous.
Cette vieille figure chérie est si, si lasse!
Lasse de regards, de paroles, de tout,
Lasse même du dernier baiser, — n'est-ce pas, sainte face? —
Sans souffrance elle aura passé... Ah! demain!...

Regarde, elle remue les lèvres, et les joues
Se tirent. Elle voudrait parler peut-être?... Non...
Une secousse a fait remuer les genoux.
Elle s'en va, fillette, elle s'en va. Prions.

LES DEMEURES

LES DEMEURES

Il y avait des jeux, des parents assemblés,
Des rires de jardin et des chants de forêt
A côté de la chambre où l'enfant grandissait.
Blanche, avec ses coins clairs et ses miroirs voilés,
J'y élevais alors, comme des vers à soie,
Les chimères, les bonheurs calfeutrés, les songes.
Tout cela voletait avec des cris de joie ;
La vitre rosissait du grand ciel qui s'y plonge,
Et l'enfant y traça du rêve avec le doigt.
Plus tard quatre autres murs moins clairs m'ont accueilli.
Ils furent de silence et l'amour y tissa
Ainsi qu'une araignée sa lente broderie...

On partit du logis quand l'amour s'en alla.
Depuis j'ai bien souvent varié mes demeures ;
Que le mystère soit sur elles ! Car c'est là,
Que l'on y rêve, qu'on y souffre ou qu'on y meure,
Qu'est notre vie et nul n'a droit d'y pénétrer,
Et la haine et l'amour en ont tourné la clef.
Que le mystère soit sur elles à jamais !
D'ailleurs n'ont-elles par repris leurs airs de paix,
Et ce qui s'y passa qui le pourrait savoir
Mystère de nos corps, mystère de l'idée !...
N'importe ! maintenant que l'heure en est passée,
Je ne regrette pas ce que m'ont dit les soirs
Dans vos plis ténébreux, ô demeures quittées !...
L'homme au front déjà grave et gris qui vous délaisse
N'a pas pour vous maudire un mot injurieux.
Sans doute il me faudra connaître d'autres lieux.
La terre indifférente est notre grande hôtesse ;
On doit pour y dormir toujours chercher sa place,
Et le bonheur de l'homme est rempli de tristesse.
Le chemin, à présent, sera-t-il encor long ?

Il y a quelque part une blanche maison,
Où sont tous mes parents réunis. C'est là-bas.
Ils ne se savent pas si voisins sur leurs terres ;
L'appartement des morts ne communique pas...

La maison n'est pas laide ; on y va le dimanche ;
Et je la trouve un peu semblable à la première,
Car la porte de plâtre encore la fait blanche.
Un soir, en revenant, tout seul, d'un beau voyage,
Quelqu'un, sans réveiller personne des anciens,
Rouvrira doucement la porte de l'étage.
Nul bruit ; un petit pas discret... voilà. Puis rien.
Quelqu'un dans cette nuit, quelqu'un sera venu.
Mais ceux qui dorment, ceux que ne dérangent plus
Ni la rafale ni la bise de décembre
Ne s'éveilleront pas aux choses de ce monde.
Rien ne sera changé dans la maison profonde...
Votre enfant seulement aura repris sa chambre.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Moi qui m'en vais de trop sentir, de tout connaître,
Paix à mes yeux, paix à mes mains, paix à ma bouche.
Je sens monter en moi le silence mon maître,
Et l'arbre qui meurt droit n'attend plus qu'on le couche.
Seigneur, vous avez fait des choses merveilleuses,
Et vous avez paré toutes les solitudes
De toutes vos beautés mornes et gracieuses,
Vous avez mis aussi l'amour dans mon cœur rude,
Vous avez mis la haine aussi dans mon cœur tendre,
Et je vous remercie, Seigneur, et je vous rends
Tous ces trésors, afin que pure soit ma cendre,

Que je parte sans rien de vous dans mes yeux grands.

L'orgueil clair que j'aimais, sa grâce, son baiser,
Je vous rends tout cela que vous m'avez donné.
Je m'en vais seulement, Seigneur, me reposer,
Et je veux revenir ainsi que je suis né.
Arbre, va-t-en de moi ! ô feuille, je te chasse !
Tu n'obséderas plus ma prunelle, ciel bleu !
Visage, forme, odeur, durée, amour, — efface !
Efface toute femme, efface tout ! Adieu.
Je ne veux même pas le poids des moindres roses,
Je me veux seul, entier, vide, moi seul, sans rien.
Reprenez maintenant, Seigneur, toutes vos choses ;
Qu'il vous suffise de savoir que c'était bien.
Je vous les rends. Voici une fleur détachée ;
Je vous rends le premier souvenir, le plus loin ;
Un grand lac que j'aimais, une prairie fauchée...
Voici une chanson, voici le vieux témoin
De la chambre ; deux mots et deux pages, — voici
Ce qui restait en moi de mes chères figures,
De pauvres vieux regrets qui valaient mieux, ceci,
Et puis ceci. Je rends à la grande nature
Les formes que j'avais dans mon cœur amassées,
Et les noms éternels qu'on donne à ce qui passe,
Tout ce que j'ai t'ai pris, ô toi pleine de grâce,

Nature sans amour, insensible splendeur !
Prenez ceci, prenez cela, reprenez tout !
Prenez jusqu'à ce bruit de veine intérieur,
Que j'aie au moins l'orgueil d'être moi, tout à coup !

Ah! quand je serai près de la porte de plâtre,
Lorsque viendra mon tour, tranquille et de moi-même
Je me dévêtirai pour le sommeil suprême,
Et je déposerai comme un bâton dans l'âtre
Ce fardeau de beauté, de science et d'amour,
Dont vous aviez chargé mon épaule et mes yeux,
Et que, par un soin tendre et miséricordieux,
Vous me retirerez, Seigneur, avec le jour.
Je me dévêtirai de toutes vos parures ;
D'un seul geste et d'un coup, elles s'écrouleront,
A cet instant subit où, dans l'éclipse obscure,
Tout un vaste univers désertera mon front.
Que la chaleur du souffle harmonieux du monde
Pour la première fois heurte à ma face close,
Sans que rien ne lui cède et rien ne lui réponde
En ce corps qui se donne à la métamorphose
Dans une souveraine allégresse de vierge !
Pour que rien ne subsiste en ces derniers miroirs,
Même jusqu'au dernier point lumineux des cierges,
On me revoilera mes yeux tentés de voir

Malgré le long labeur de leur fidélité,
Pour que rien, rien, pas même une tache ne souille
D'un souvenir humain, encombrant, détesté,
L'orgueilleuse candeur que revêt ma dépouille,
Et que, nu, simple et seul, je descende et repose
Comme en un flanc nouveau qui s'enfle et me recrée,
Que je descende enfin dans le destin des choses,
Et dans ma pureté intangible et sacrée.

LA DERNIÈRE BERCEUSE

LA DERNIÈRE BERCEUSE

Chante bellement, Killoré,
La la hu lalla! mon petit oiseau
Dans le rosier!
Chante bellement pour l'enfant qui pleure.
Qu'a-t-il donc l'enfant à pleurer ainsi?
Dis-moi donc pourquoi tout ce grand souci?
Le cœur de l'enfant est-il donc un cœur
Plus lourd que celui qui saute en l'oiseau,
Dans le rosier?

La la hu lalla, dodo, petit, do,
Entre la pente gazonnée et la prairie
Il y a de quoi, tu sais bien,
Aller s'endormir dans le romarin,
Dans le romarin qui sent bon la pluie.
Pour aller rejoindre, en bas, sous la terre,
La fraîcheur de l'eau qui court en plein bois
Et ne savoir plus ce qu'est la lumière,
Il y a de quoi.

C'est non loin de ma métairie,
D'où s'en vient l'odeur des doux colombiers,
Que se calmera cet enfant qui crie,
Sais-tu ce qu'il faut ? il faut l'emporter.
La la hu lalla !
Du côté de Moux et de Pexiora...
Sais-tu ce qu'il faut pour mettre à couvert
Le plus bel amour qui soit sur la terre ?...
Pas plus qu'il n'en faut pour un arbre vert !

Sais-tu ce qu'il faut pour mettre à l'abri
Tout l'amour du ciel et de mon royaume,
Le plus grand chagrin, le plus grand souci.
Et la belle histoire que j'ai dite aux hommes
Que porta le monde sur son vieux dos gris ?...

Un petit arbre solitaire,
Très terre à terre,
Droit ou pointu,
Avec une pie dessus,
La la hu !...
Avec une pie dessus !

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

DÉDICACE v

La Chambre Blanche

Berceuse 5
Berceuse 9
Chanson 13
Histoire 17
Songe 21
Petites filles 25
Le Cri du Coq 29
Les Villages 33
Le Mois mouillé 37
La Maison 41
Berger " Mamet " 45
La Nuit d'Octobre 49
Les Souvenirs 55
Les Yeux 59
Promenade 63

Pages.

Confidence 67
Murmure 71
Prière 75
Les petits Savoyards 79
La Vie 83
L'Adieu 87

Le Beau Voyage

Préface 97
L'Éveil 101
La Douleur moderne 105
Universalité 111
Les trains 117
Les poteaux télégraphiques 121
Pays 127
Quelques Silences 133
Quelques Bruits 143
Villes d'eaux 147
Dialogue de rentrée 153

Et voici le Jardin...

Et voici le Jardin 161
Phrase de Valse 165
La Fontaine de Pitié 169
Nocturne 173
Presque heureux 177
Vers gravés sur une ombre 181

Pages.
Les vieilles femmes 185
Six heures du soir 189
Page 195
La lettre du jardinier 199
La Jardin d'imagination 203
Le Poème 209
Dans l'allée 215
Les Deux Amies 219
Déjà 225
L'agonie 231
Les Demeures 235
Epilogue 241
La dernière berceuse 247

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 2603 A7B4

Bataille, Henry
Le beau voyage

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 28 04 12 007 3